

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Qu'est-ce que l'art, aujourd'hui?

Michaël La Chance, *Les penseurs de fer*, Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2001, 220 p.

Michaël La Chance, *La culture Atlantide*, Montréal, Fides, coll. « Métissages », 2003, 180 p.

Michaël La Chance, *Paroxysmes. La parole hyperbolique*, Montréal, Trait d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003, 160 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2004). Compte rendu de [Qu'est-ce que l'art, aujourd'hui? / Michaël La Chance, *Les penseurs de fer*, Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2001, 220 p. / Michaël La Chance, *La culture Atlantide*, Montréal, Fides, coll. « Métissages », 2003, 180 p. / Michaël La Chance, *Paroxysmes. La parole hyperbolique*, Montréal, Trait d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003, 160 p.] *Lettres québécoises*, (113), 49-49.

Qu'est-ce que l'art, aujourd'hui ?

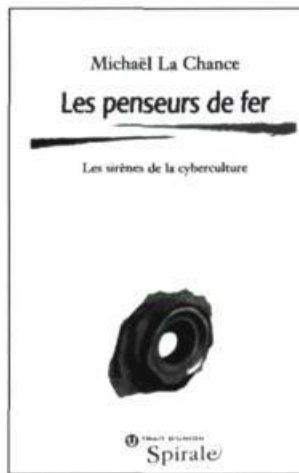
Se dresse ici un parcours. Dans un nouvel âge du fer, soumis à des impératifs technoeconomiques, l'art, détourné du réel, fantasma son autonomie médiatique. La culture se morcelle, et se meurt. Le poète, lui, debout, fait face au gouffre.

ESSAI NICOLAS TREMBLAY

MICHAËL LA CHANCE A PUBLIÉ BEAUCOUP CES DERNIÈRES ANNÉES. Le théoricien et historien de l'art, professeur à l'UQAC, autrefois directeur de la revue *Spirale*, a écrit de la poésie : *Leçons d'orage* (1998, l'Hexagone), *Carnets du Bombyx* (2000, l'Hexagone) et *Feux violets* (2003, Trait d'union) en plus de trois essais, tous parus depuis 2001. L'essayiste, plus particulièrement, nous intéressera ici. Son propos tient, pour l'essentiel, dans une mise en perspective de l'art, de sa fonction et de son lieu, dans un monde dominé par la technique, le capitalisme et les médias électroniques.

ATLANTIDE ET ÂGE DE FER

Dans *La culture Atlantide*, La Chance, inspiré du *Timée* de Platon et de *La nouvelle Atlantide* de Francis Bacon, émet l'hypothèse que notre culture est essentiellement atlantidienne, c'est-à-dire qu'elle imagine son état de perfection, qu'elle travaille les formes artistiques en relation avec cet idéal et que, par le fait même, elle oublie le réel, occulté par l'image de sa production rêvée (à produire). C'est en quoi cette culture – celle du spectacle et de l'autarcie médiatique –, dit l'essayiste, est insulaire et à l'écart de l'existence, qu'elle est aussi toujours près de s'engloutir dans son cycle tautologique et mortifère. Dans cette thèse, La Chance inclut ici et là des descriptions d'œuvres imaginaires « bien réelles » qui ont fonction d'exemples (littéralement, il s'agit d'œuvres concrètement produites par des artistes imaginaires, imaginés par de vrais artistes). Ou, encore, il est question d'art proprement fictif qui a besoin de l'espace du musée pour se réaliser ; La Chance rappelle à ce chapitre *Les grands moments de l'art moderne, I : Yves Klein* (1982), une œuvre de Robert Adrian inspirée du véritable saut dans le vide que Klein a effectué en 1960 et qui a été immortalisé sur pellicule, dans une pose « Kodak » (au début de l'essai, La Chance précise que la firme Kodak découpe les espaces réels selon les meilleurs points de vue qu'elle baptise « Kodak Point »). L'œuvre simule le saut dans le vide avec une figurine représentant Yves Klein ; le défi consiste à prendre en photo cet événement avec pour arrière-fond le mur du musée qui, lui, représente le vide. La culture atlantidienne, absorbée dans la technologie des médias modernes, voit le monde dans la virtualité de ses effets : Yves Klein a une grandeur lilliputienne captée par l'objectif de la caméra et recrée par la figurine doublement éloignée du véritable Klein. Le musée qui présente cette œuvre, lui, favorise ce que La Chance nomme l'« expositionnisme » : l'art s'exposant lui-même, où la production médiatique, auto-suffisante, se

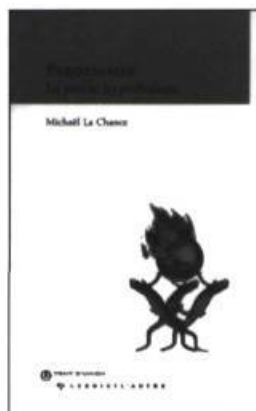


substitue à la production artistique. L'essayiste aura ces mots pour décrire cette tendance : « musée imaginaire et exposition spectacle », « culture sans extériorité, autoréférentielle ».

Précédant cette interprétation de la culture des arts contemporains, *Les penseurs de fer* présente une étude du monde actuel, décrit comme un nouvel âge de fer. Ce monde cyberculturel a la particularité, précise La Chance, de diviser les savoirs, capitalisés par et pour des intérêts corporatistes : les classes affaires, politique, universitaire, etc. Les penseurs de fer, entendre les artistes et les intellectuels professionnalisés, ne réalisent pas que, dans ce contexte d'« esclavage technoeconomique », ils n'occupent plus le monde mais les conditions de visibilité établies par les maîtres de la phynance (comme écrirait Jarry), les Titans modernes. C'est en quoi l'art tautologique, atlantidien, qui représente l'art en tant qu'art, s'inscrit dans cette mouvance d'une solitude des pratiques esthétiques, seulement préoccupées par des critères de réussite corporatiste (La Chance dit « muséale » : l'ilot spectacle des arts visuels).

LA POÉSIE ÉTHIQUE

La Chance répond à ce cloisonnement autarcique, à cette « névrose moderne de l'individualisme », par un autre essai, *Paroxysmes. La parole hyperbolique*. À l'aide de lectures de poètes – moins actuels que les artistes rencontrés auparavant – tels que Paul Celan et Friedrich Hölderlin, l'essayiste tente de dévoiler comment s'engage une parole poétique dans le monde vécu.



Comment on parle à partir d'un lieu éthique, c'est-à-dire pour soi, pour nous et pour les autres tout à la fois. La Chance, qui a parfois, dans cet essai, des expressions et des formulations absconses, développe à cette fin une notion, empruntée à des théories patho-analytiques de Léopold Szondi, la « tension schismoïque », dite « paroxysmale ». Cette tension qui opère littéralement un schisme dans le moi confronte le poète (Celan, par exemple) au dire de sa parole (l'indicible de la Shoah). Comment dire ce qui ne se dit pas, comment comprendre l'incompréhensible, ce fond archétypal ? C'est à cela que tente de répondre cet essai qui veut, en quelque sorte, montrer le chemin, la voie poétique, cette chose qui ne se résume pas en trois mots et

dont on ne peut faire individuellement l'acquisition et le profit, comme d'un objet monnayable à l'ère du fer et de la cybernétique, c'est-à-dire de la sur-médiatisation.